

LE MARTYRE D'UNE MERE

DEUXIEME PARTIE.

(suite.) VI

Ce fut le marquis qui reprit la parole.

—Fairbank, mon cher ami, savez-vous l'idée qui bouleversa mon cerveau à cet instant!

Jean Bouscat était devenu très pâle; une émotion poignante lui mettait aux mains un tremblement nerveux.

—Eh bien! mon ami,—reprit M. de Monthéant,—cette idée, c'est qu'il faut tenter un suprême effort.....c'est qu'il faut arracher Mme Martray de cet hôtel maudit de la rue des Sablons, c'est qu'il faut la mettre dans les mains d'un praticien d'une habileté inconnue jusqu'ici et capable d'opérer des miracles.....Avez-vous vu, avant-hier, chez moi, un jeune homme pâle, mince, un garçon semblant vieilli avant l'âge.

—Un médecin,—fit Fairbank,—oui je l'ai remarqué, mais je les suis comme la peste.

—Celui-là est un honnête homme, doublé d'un savant.....Le docteur Chauveau a accompli déjà des miracles..... et cela au moyen de l'électricité.....Ah! mon cher ami!

.....si vous pouviez réussir, quel bonheur!.....qu'elle belle action!.....quel triomphe!

.....Voyez-vous cette mère et ce fils pouvant être encore heureux!.....

—Je crois que j'en deviendrais fou,—répondit l'excellent Bouscat.

A cet instant, un domestique ayant frappé, pénétra dans le cabinet de travail du marquis.

—Une lettre pour M. Philip Fairbank,—dit-il, en présentant à celui-ci une enveloppe sur un plateau.

Tres surpris, après avoir interrogé du regard M. de Monthéant, Jean Bouscat brisa le cachet.

—C'est d'Henry!—avait-il dit frémissant,— que signifie?

Il n'acheva pas sa phrase..... un cri de douleur s'échappa de ses lèvres.

—Lisez,—fit-il,—en tendant le papier au marquis.

Celui-ci lut à mi-voix.

—Mon cher parrain.

—Je vais te causer un chagrin affreux. Je suis le dernier des ingrats.....Et cependant j'implore ton pardon.....J'ai appris hier, par un billet sans signature, que Mlle de Valverde était exposée aux plus grands dangers.....Je pars pour l'Amérique, je veux être auprès d'elle pour lui porter secours, je le veux, je le dois. Je t'ai fait dire par le valet de chambre que je monterais à cheval ce matin à la première heure, que j'déjeunerai à Madrid.....Je t'ai trompé.....Je serai arrivé au Havre quand tu recevras cette lettre.....Bien plus, je serai en mer à bord de l'Ontario.....Adieu, pardonne-moi. Je te le répète, Mlle de Valverde court un grand danger! Le t'aime bien pourtant!

—HENRY

Cette fois, la secousse était trop violente.....De grosses larmes roulaient sur ses joues hâlées de Jean Bouscat.

—Et toi aussi, malheureux enfant,—tu ne peux douter des dangers que tu vas courir. Puis, se tordant les mains, il ajouta:

—Et vous!.....vous à qui je donnerais mon sang avec tant de joie!.....Il faut donc que je vous laisse encore dans des mains infâmes!.....

Fin de la deuxième partie

TROISIEME PARTIE

UN AIMABLE DUO

An petit jour, la mer battait son plein.

L'eau, roulant et grondant, refoulait le courant d'un ruisseau mince qui venait se déverser en cascades dans une petite crique perdue. Derrière un rideau de lianes épaisses, au milieu d'une étroite clairière, traversée par ce tortueux cours d'eau, tout auprès de la cote qu'elle pouvait ainsi surveiller, une cabane avait été bâtie.

Elle tenant de la hulte du sauvage, on y reconnaissait aussi la main de l'homme civilisé. De gros troncs d'arbres, à peine égarés, s'enchevêtraient les uns les autres, ne laissant voir ni saillies, ni angles. Pas de fenêtres, de ci de là, seulement, une meurtrière, pour laisser sans doute un canon de fusil.

Tant en faisant les préparations de leur déjeuner, ils causaient ensemble et laissaient percer une inquiétude vague, comme s'ils étaient désespérés dans l'arrivée de quelqu'un.

A l'intérieur de cette caverne, deux hommes à figures particulièrement françaises à en juger par leur langage, venaient de sauter à bas de leurs hamacs.

Comment ces deux hommes se trouvaient-ils perdus sur les confins de la Guyane Française, sur les fontières du Brésil, d'où venaient-ils? Le pur hasard, et une communauté de vices et de crimes les avaient rapprochés et unis par une chaîne morale tout aussi puissante que la chaîne de fer à laquelle on attache deux condamnés.

Isidore Farjot était, ainsi qu'il le disait lui-même, fils de la terre. Son père, cultivateur aisé de la Picardie, avait voulu faire donner une demi-instruction à son fils. Celui-ci, très intelligent, avait entassé dans sa mémoire des bribes de n'importe quoi, mêlées à des lectures infâmes, le tout formant la pire des éducations démoralisantes. Lorsque, sortant du collège, il avait fallu mettre la main à la pâte, c'est-à-dire à la charrue, le jeune Isidore avait déclaré le métier indigne de lui, et la culture chose au-dessus de ses forces. Le père était mort, Isidore Farjot vendit ses lopins de terre, quitta la ferme, et le capital improductif roula de table de cabaret en table en bouge, jusqu'à conduire son maître à fond de ruisseau. Quand Isidore ne buvait pas, il braconnait, et était devenu la bête noire de tous les gardes des alentours.

Une nuit il mit le feu à la cabane d'un garde, son ennemi juré, parce qu'il avait été pris plusieurs fois en flagrant délit.

En un instant la hutte flamblait, et le vieux garde expirait poussant des cris affreux, après une épouvantable agonie!

Le lendemain on avait fouillé le bois et découvert le cadavre carbonisé du garde sous les débris fumant encore de la hutte. L'opinion publique accusait Isidore Farjot, comme il avait menacé bien des fois le vieux garde de "lui faire son affaire", il fut arrêté et jugé. On lui avait accordé des circonstances atténuantes, mais il en avait eu cependant pour la vie; condamné aux travaux forcés à perpétuité. Et on l'avait expédié à Cayenne. C'est là qu'il avait rencontré Valentin Courtade. Disons deux mots de celui-ci:

Valentin Courtade était fils

d'un huissier. Son père ayant rendu de nombreux services à nombre de messieurs Vautour, avait fait monde pelote. Il entendait que son fils devint notaire. Et il avait fait entrer Valentin dans l'étude d'un tabellion. Un bon soir le jeune homme s'était mis à dévaliser la caisse de son patron. Si maladroit, si bruyant avait été le forçage que le susdit patron s'était mis à hurler. Valentin Courtade l'avait fait en l'assommant avec une chaise, tant et si bien que, sur l'heure, le tabellion passait de vie à trépas. L'assassin fut découvert par les agents dans une brasserie, il se défendit comme un tigre, mais accablé par le nombre il tomba, ou le ficela tout comme un ours que l'on va montrer à la force, et on l'expédia également sur Cayenne. C'est là qu'il rencontra Isidore Farjot, et pour employer leur expression typique, sitôt qu'ils se furent aperçus, ils se crochèrent. Entre ces deux êtres également pervers, également criminels, se forma une association indissoluble, que la mort seule de l'une des parties contractantes, pouvait faire cesser.

Ils parvinrent à s'évader. Après avoir tué un gendarme et volé son revolver ils s'enfoncèrent dans les forêts immenses. Seuls, presque sans armes, ils étaient destinés à mourir d'une mort misérable quand un beau jour ils rencontrèrent un cavalier. Ils se mirent en demeure de le devancer, mais ils avaient compte sans leur hôte. Au moment où ils se disposaient à tirer une voix éclata derrière eux, derrière à un tonnerre.

—Levez les bras—ordonnait-on—tous les deux, jetez votre pistolet, ou je fais feu.

Isidore Farjot obliqua légèrement la tête et, le spectacle qu'il aperçut lui prouva qu'il n'avait point à hésiter. A cinq pas d'eux, tout au plus, derrière eux, dissimulé par le gros tronç d'un érable, un homme se tenait, la carabine à l'épaule.

—Allons vite!—répéta l'homme,—je suis pressé.

Impossible de lutter, il fallait céder, obéir, le redoutable canon de la carabine n'admettait pas de réplique.

Voici ce qui était arrivé:

Le susdit cavalier, grâce à une excellente lunette de voyage, avait aperçu à grand distance Isidore Farjot et Valentin Courtade, bien avant que ceux-ci pussent se douter de son approche. Tout homme dans ces parages est un ami ou un ennemi; l'indifférent n'existe pas. Laisant sa monture continuer son chemin qu'elle connaissait d'ailleurs, il avait mis pied à terre, et faisant un détour, était arrivé juste à hauteur d'Isidore et de Valentin.

Bien lui en avait pris.....Le revolver que tenait Isidore ne laissait aucun doute sur ses intentions. Un instant plus tard, s'il n'avait pris les devants, il eût été assassiné. Isidore avait donc jeté son revolver.

L'homme tenant toujours les deux forçats en joue, faisant un détour et s'empara du pistolet.

—Là,—dit-il,—vous pouvez vous relever, vous asseoir..... Nous allons causer..... Mais je vous prévient qu'au moindre mouvement, je vous brûle comme deux coyotes.

Le cavalier n'était autre que Dom Prospero Guarda, sa présence en ce lieu sera bientôt expliquée. Pour le moment, il suffit de dire, qu'il reconnut vite avoir affaire à deux coquins et comme cela le servait dans ses projets, son plan fut vite fait, fusil en main, il invita les misérables à raconter leur histoire, au bout de quel-

ques minutes ainsi, passées, à la surprise des deux malfaiteurs, il dit brusquement:

(à continuer)

BRIGHTEST AND BEST LADIES STAMAGAZINE

WINTER IS ALMOST HERE.

I am still to be found at my business stand always pleased to sell you all kinds of Tinware.



My prices are cut to meet hard times.

STOVES! STOVES!



You can't winter with that old stove. Come right in and get a nice new heater, which will give you the BEST of satisfaction.



Don't look in the grass for Bargains Come right to my store and get BARGAINS.

FURNACES

FURNACES

FURNACES

Get a Hot Air Furnace and save

One Half the cost in your coal bill.

A. J. BERNARD

Tignish

AGRICULTURE

L'automne est magnifique, mais graduellement, les jours deviennent plus froids et avertissent le cultivateur de se préparer pour l'hiver. C'est le temps de profiter des dernières belles journées pour mettre tout à l'ordre dans les étables et écuries. Il faut se rappeler qu'un jour qui laisse pénétrer le froid dans l'étable représente souvent une vache de plus en hivernement, car plus il fait froid, plus le bétail y consomme de nourriture.

Comme les nuits deviennent de plus en plus froides et souvent pluvieuses, il faut nécessairement faire coucher les vaches laitières à l'étable, autrement elles diminueront grandement en lait et l'on ne doit point oublier qu'à l'automne, c'est très difficile de faire reprendre le lait à une vache; il vaut mieux par de bons soins, entretenir chez elle le flot de lait le plus longtemps possible, c'est

là que se trouve le profit. A quoi bon payer rente pendant des quatre ou cinq mois à ses vaches, quand l'on peut s'en dispenser? Croyez-moi, cultivateurs, vos vaches souffriront moins de donner du lait pendant tout l'hiver que de ne pas en donner du tout et être hivernées à la paille, sans compter que vous en retirez de jolis profits. Il faut surtout traire aussi longtemps que possible les jeunes vaches qui sont à leur premier veau, car suivant l'expérience de plusieurs cultivateurs pratiques, les jeunes vaches que l'on cesse de traire de bonne heure à l'automne, cesseront dans les années suivantes de donner du lait à la même époque.

Vous pensez, cultivateurs, avoir terminé vos récoltes, cependant il n'en est point ainsi, il vous reste à faire la meilleure et la plus riche de toutes vos récoltes, celle qui vous enrichira ou vous appauvrira selon que vous la ferez abon-

dante ou pauvre. Je veux parler de la récolte du fumier que vous avez à faire et à laquelle, malheureusement un grand nombre de cultivateurs ne songent pas assez. Profitez de ces beaux jours et voyez si vous êtes prêts à recueillir et à conserver le plus d'engrais possible. Assurez-vous si le sol où repose votre tas de fumier ne se laisse pas pénétrer par les liquides; dans ce cas creusez votre fosse à fumier et enduisez-la d'une couche de glaise de cinq à six pouces; pour augmenter la quantité de votre fumier, commencez par mettre au fond de votre fosse toutes les fanes (cignons de patates qui se trouvent sur votre champ) ajoutez y toutes les mauvaises herbes que vous pouvez recueillir; il vous est si facile aussi de ramasser plusieurs charges de feuilles mortes; il y en a tant aujourd'hui dans les bois, elles absorbent si bien les engrais liquides; mettez encore ces feuilles au fond de votre fosse à fumier. Toutes les matières absorbent les parties liquides du fumier, rien ne sera perdu au printemps suivant, elles seront converties en riche terreau qui répandra la fertilité sur votre terre. Voyez aussi si votre fumier ne repose sur un terrain et penté et qui occasionerait la perte des parties liquides, et leur permettrait de s'écouler dans le ruisseau ou le fossé voisin. Combien de piastres se perdent par là tous les ans à l'insu d'un grand nombre de cultivateurs!

Avant tout, mettez votre fumier à l'abri; il en coûte si peu pour faire un appentis à cette fin; les quelques piastres que vous dépenserez à ce propos se déculperont par la valeur et le surplus du fumier que vous aurez au printemps.

Pensez aussi que les urines valent deux fois plus que la partie solide du fumier, par conséquent, avisez au moyen de la conserver. Il en est encore temps; charroyez sous le pontage de vos étables et écuries de la terre noire, des levées de fossés du sable si vous n'avez pas d'autre chose, afin d'absorber un engrais si précieux. De plus, employez à cette fin les absorbants; parmi ces derniers, le plâtre est l'un des meilleurs et le moins coûteux. Enfin, n'oubliez point, comme je l'ai déjà dit, que la récolte des fumiers est l'une des opérations agricoles importantes sur la ferme; suivant moi, c'est la première et la plus importante.

MAGASIN

POPULAIRE

L'endroit le plus populaire et où vous trouverez le plus de satisfaction est à notre magasin. Nous tenons tous, ours en mains, Farine, Melasse, Sucre, Thé, qualité extra, Huile la meilleure, Marchandises Séchées, Bottes et Souliers, Grognons, Clous, Peoles, Habilllements, etc.

le tout vendus à bas prix pour paiement comptant.

Nous avons aussi Costes, Indiennes, Casques de pelletterie, Drap, etc.

Le plus haut prix payé pour les produits.

Nous prenons du bois de corde en échange pour nos marchandises.

J. B. GAUDET

Géral

St Louis, 5 Dec '95.

MONEY sent for free samples of LADIES' STAMAGAZINE board of officers and directors. Send for STAMAGAZINE Co., 222 W. 14th St., New York City